



TÊTE DE MÊLÉE

(SUITE)

Après le match France-Pays de Galles, Justin Gélino ne rêve plus que rugby. Le dimanche, il court au Parc des Princes ou à Colombes et refuse, sous des prétextes divers, d'accompagner son père à la chasse. Sa passion le pousse irrésistiblement à jouer au rugby. Un jour, timidement, il exprime ce désir à ses parents.

— Tu es fou, lui répondent-ils.

M. et Mme Gélino s'inquiètent fort, en effet, de la « toquade » de leur fils. Mme Gélino a entendu parler du « football » comme d'« un jeu de brutes et de voyous » pratiqué par la lie de la jeunesse. M. Gélino, lui, ne déteste le « football » que parce qu'il lui ravi son fils le dimanche et détruit la camaraderie pleine de tendresse, où, malgré la retenue de Justin, ce père commençait à trouver des compensations à ses déceptions conjugales. Mme Gélino a ainsi beau jeu à exciter son mari contre Justin. Celui-ci souffre de peiner et de blesser son père, mais l'amour du rugby est plus fort que tout.

Dans la bibliothèque de la Faculté de Droit, poussièreuse et tranquille, il écrit sa lettre d'adhésion au Lutèce-Université-Club, « association sportive des étudiants et des scolaires », achète un équipement de rugby, et se rend en secret au rendez-vous fixé par sa « convocation » à la porte d'Orléans.

LE CHANT DU L. U. C.

L'accueil qu'une douzaine de jeunes gens réunis à la sortie de la station de métro « Porte d'Orléans », firent au camarade inconnu qui les abordait en soulevant son chapeau melon et en se réclamant d'une voix altérée du Lutèce-Université-Club, fut d'une simplicité parfaite. A peine si quelques-uns d'entre eux plus prompts à rire que les autres, songèrent à se réjouir de l'air peu dégourdi de ce nouveau venu. Quels que soient en effet ses ridicules ou ses disgrâces, un sportif, à plus forte raison un camarade du club, participe toujours, et toujours plus que moins, aux grandes choses que les sportifs se sont juré d'accomplir ensemble envers et contre tous les autres. Il bénéficie de l'estime orgueilleuse où tout sportif se complait envers soi.

Aussi, en moins de deux minutes, Justin fut-il conduit de la meilleure grâce du monde auprès du capitaine de l'équipe quatrième, chargé de diriger, ce jour-là, l'entraînement de son équipe et de l'équipe cinquième encore en formation. Ce petit

gars trapu et brun qu'un ballon de rugby assez usé, amarré sur son sac, désignait à l'attention un peu respectueuse de ses camarades, serra vigoureusement la main de notre héros.

— C'est parfait, lui dit-il, après avoir jeté les yeux sur la convocation qu'on lui tendait. J'ai entendu parler de toi à la Commission. Tu n'as qu'à nous suivre, on s'occupera de toi sur le terrain.

L'automne précédent, le Lutèce-Université-Club réalisant enfin le rêve de ses fondateurs, s'était mis dans ses meubles. En pleine campagne, sur les bords de la Bièvre, il avait loué avec promesse de vente et en engageant toutes ses ressources, trois hectares de prairies spongieuses où il avait fait tracer aussitôt un terrain d'« assoce » et un terrain de rugby. Les deux goals d'« assoce » et les quatre poteaux de rugby étaient avec deux méchantes cabines de planches recouvertes de papier goudronné et pompeusement dénommées vestiaires, tout ce que, dans le paysage désert, l'œil pouvait saisir de ce soi-disant stade universitaire. On ne s'étonnera donc pas que cette belle installation ait grandement déçu un garçon comme Justin, tant de fois transporté au spectacle grandiose du ground du Parc des Princes et du « Terrain d'Honneur » de Colombes.

Dans la cabine où les joueurs se déshabillaient avec l'entrain de gars sûrs et fiers de leur fait, Justin, sous l'empire de cette déception, se mettait nu comme les camarades. Quoique la pratique du gymnase l'eût fortement déniaisé, le garçon gêné par un reste de pudeur, ne partageait pas encore la saine complaisance avec laquelle ses compagnons rejetaient leurs nippes pour faire jouer dans la pénombre des épaules et des pectoraux blafards, souvent modestes mais impatients, et des poitrines libres et affamées de liberté. Il ne devait d'ailleurs bientôt pas être le dernier à faire parade de sa « bidoche », et à lancer à la faveur de cet allègre déshabillage d'avant les matches, tout traversé de chansons, d'appels et de rires, ces facéties immémoriales qu'un étranger trouvera de la dernière vulgarité mais que les jeunes hommes de France qui savent de quoi il retourne, lanceront éternellement à la face du ciel en se voyant les uns et les autres à poil.

La gêne de Justin et le dépit qu'il éprouvait à sortir de son sac un équipement qui contrastait par sa virginité avec les chaussures culottées et les maillots déteints des camarades, cédèrent toutefois dans une large mesure quand il sortit en tenue de la baraque. L'air froid qui pinçait ses jarrets et son cou nus, et qui, perçant son maillot de coton, faisait courir sur son torse les rêches frissons de la chair de poule, chassa même cette pensée humiliante qu'on allait jouer, faute de

joueurs, à treize contre douze (il fallait bien un arbitre) en attendant odieusement aux règles.

Les crampons de ses fameuses « Mac-Gregor » mordaient dans la prairie. Un besoin pressant, exclusif, de s'échauffer, de courir, d'agir, montait en lui et, débordant, le décocha. Il fonça, mais en mesure, en un véritable *allegro* des genoux et des épaules, galopa, mollit, puis « emballa » derechef pour ralentir, souffler à vastes amplitudes et repartir soudain dans un caprice. Dix, quinze, vingt joueurs aux couleurs blanches et vertes s'ébattirent bientôt en tous sens et parmi eux, roulant, voletant, volant, rebondissant, infiniment désirable : le dur et lisse ballon ovale.

Les deux versants de la vallée se balançaient exactement au soleil pâle de ce début de février. A droite, à gauche, suivant ces douces pentes symétriques, des peupliers et quelques ormes dépouillés se hérissaient. Ils rejoignaient les rebords du plateau : fins profils couronnés d'arbres fruitiers et de quelques bicoques. Deux grand'routes croisaient en un endroit plaisant leurs doubles files de grands arbres, et des rideaux de peupliers irrégulièrement disposés en profondeur, masquaient presque les prairies d'amont et d'aval. De gros flocons coulaient dans le ciel pur, escamotant un instant le soleil. Leurs ombres rondes, qui descendaient et remontaient les pentes, tavelaient le sol de la vallée, et les cris des joueurs perçaient l'air vif, humide encore de la pluie de la nuit.

Justin n'avait jamais saisi le ballon de rugby. Ses mains connaissaient bien la balle à un sou de son enfance, et mieux encore depuis deux ans, l'élastique balle de tennis. Ses doigts savaient happer au vol ces petits objets faits à leur mesure. Mais de quelle solide dextérité ne se sentait-il pas démuné devant le gros œuf de cuir !

Quelle fierté de le ravir ! Quelle responsabilité étrange ! Les paumes ouvertes, les cinq doigts écartés, épatés, l'épousent et l'embrassent. Une de ses extrémités agace les poignets qui s'incurvent, épris eux aussi du fuyant solide. Le corps tout entier se creuse et s'applique. Il enveloppe le ballon d'un amour possesseur, d'une tendresse musculaire. Il le couche contre sa poitrine, au creux profond du coude, entre l'avant-bras replié et le bras qui le pressent et le contrôlent comme le corps de l'homme fait du corps de la femme.

Soudain, les mains au bout des bras tendus suspendent le ballon et le lâchent. Le pied droit le ramasse avant qu'il ait touché terre, le frappe à toute volée. Il part et la vigueur de Justin envahit le ciel.

Quelques minutes plus tard, après que l'arbitre (un copain récemment « amoché ») eût sifflé le coup d'envoi, le *trois-quarts* aile Gélino ne sachant que faire du ballon qu'il s'était hasardé à